

Français par le sang versé

Au cours des deux conflits mondiaux, la Bretagne s'est illustrée au point de faire du Breton l'archétype du poilu de 1914-1918 ou du Français qui a dit « non » en 1940. Cette histoire héroïque ancre l'image d'une Bretagne à la fois patriote et rebelle, fidèle et indomptable. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**

Au recensement de 1911, les cinq départements qui composent la Bretagne – Finistère, Côtes-du-Nord [auj. d'Armor], Ile-et-Vilaine, Morbihan et Loire-Atlantique – comptent une population de 3 371 000 habitants. 600 000 soldats y sont mobilisés durant la Grande Guerre. Longtemps, pour glorifier ou dénoncer le sacrifice, le chiffre de 240 000 morts a circulé et continue parfois de surgir dans la presse ou les discours politiques, soit 40 % de tués sur le total des mobilisés. C'est ce chiffre, colossal, qui est gravé sur le mémorial de Sainte-Anne d'Auray (Morbihan), construit de 1922 à 1932 avec les dons des catholiques des diocèses bretons, comme sur la plaque apposée dans la galerie supérieure de la cour des Invalides en 1935. En grossissant le nombre des pertes,

Mathurin Henrio, le plus jeune sacrifié



Le plus jeune des compagnons de la Libération, un ordre fondé par de Gaulle en novembre 1940, avait 14 ans à sa mort. Il s'appelait Mathurin

Henrio. Il a été abattu lors d'une expédition allemande contre le maquis de Poulmein, le 10 février 1944. Son corps est exposé pour servir d'exemple, mais l'exemple est donné par les habitants de la ville de Baud (Morbihan) lors de ses obsèques : toute la population est là ! Charles de Gaulle l'élèvera à la dignité de compagnon à titre posthume le 20 novembre 1944. J.-Y. L. N.



Vaillants pompons Créée à la hâte en août 1914 à Lorient, la brigade de fusiliers marins sauve le front en bloquant les Allemands à Dixmude (Belgique) en octobre.

les autonomistes prouvaient que l'État français avait traité les Bretons en chair à canon, les républicains vantaient le courage inouï d'une province française et les catholiques le martyre, au sens religieux, d'une région bénie de Dieu.

Chair à canon de 1^{ère} classe

En vérité, il y eut 131 328 morts de 1914 à 1918. Avec 22 % de mortalité sur le total des mobilisés, la Bretagne dépasse cependant la moyenne nationale, qui se situe à 17,4 %. Comment expliquer ce décalage ? Tout simplement par la surreprésentation dans les tranchées d'une population jeune et rurale. Les régions industrielles, à l'inverse, ont souvent affecté les ouvriers dans les usines de guerre et connaissent donc des taux de pertes plus faibles. Enfin, il existe une explication psychologique. Le commandement, en considérant les Bretons comme de bons soldats,

solides, obéissants, durs à la tâche, a eu tendance à les utiliser comme des troupes d'élite, alors qu'il regardait les Provençaux, par exemple, comme plus médiocres. Ces stéréotypes régionaux absurdes, construits au XIX^e siècle, ont joué un rôle inconscient dans la Grande Guerre. C'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase – certainement apocryphe – du général Nivelle au lendemain de l'offensive du Chemin des Dames : « Ce que j'en ai consommé de Bretons ! » Parmi ces bons petits gars obéissants, mon grand-oncle, Guillaume François Le Naour, tué devant Heurtebise, le 23 avril 1917.

La Première Guerre mondiale est, à ce propos, le lieu d'une évolution profonde du stéréotype du Breton. Vu de Paris, il s'agissait d'un rural en sabots, attardé, alcoolique, soumis à la religion, bref un plouc dont Bécassine était le symbole. Avec la guerre, le péquenaud devient héros. Il était borné et obtus ?



Fidèles dans les périls Charles de Gaulle inaugure le mémorial de l'île de Sein le 7 septembre 1960, rendant ainsi hommage aux 128 Sénans qui ont rejoint les Forces françaises libres après avoir entendu, le 22 juin 1940, une rediffusion de l'appel du 18 Juin.

Le voilà déterminé ! Sa foi, que l'on disait aveugle et obscure, s'est transformée en un patriotisme viscéral...

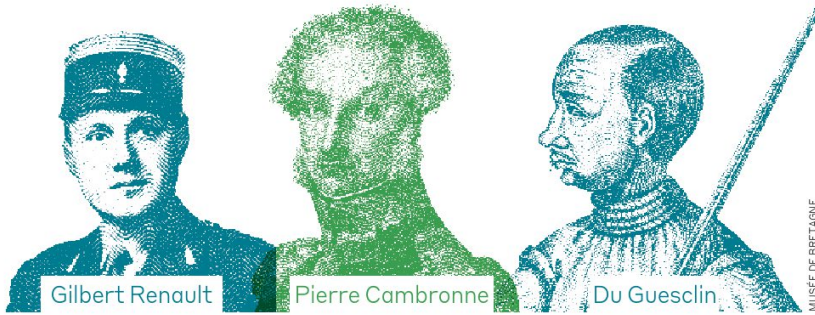
Dès lors, les Bretons sont donnés en exemple, des fusiliers marins de *Dixmude*, qui empêchent les Allemands de prendre Dunkerque, en décembre 1914, jusqu'au soldat Jean Corentin Carré, engagé à 15 ans en mentant sur son âge et dont le portrait s'affiche dans les classes de France, en passant par le sacrifice de Verdun où le 116^e de Vannes perd 60 % de son effectif. En bon Gallois, le Premier ministre britannique Lloyd George leur rend hommage : « Vos Bretons se sont bien battus à Verdun. » Le président du Conseil et Nantais Aristide Briand lui répond : « C'est peut-être parce qu'ils croyaient se battre contre des Anglais ! » Rien n'illustre plus le sacrifice de la Bretagne que celui des huit fils de la famille Ruellan, de Saint-Malo. Six sont morts

durant la guerre et deux plus tard, des suites de leurs blessures. La famille Ruellan obtient ainsi le titre de famille la plus éprouvée de France. Dans le Finistère, 25 % des monuments portent l'inscription *Maro evit ar vro* (« Mort pour le pays »). Mais lequel ? La France ? La Bretagne ? La municipalité ?

Le courage de quelques-uns

1940. C'est avec cette image de courage et de détermination que les Bretons abordent le second conflit mondial. Lorsque tout s'écroule en mai-juin, l'idée d'un réduit breton, où l'armée française se replierait, est un temps imaginée, défendue notamment par le sous-secrétaire d'État de Gaulle. Les partisans de l'armistice triomphant autour de Pétain et de Weygand, le général de Gaulle s'envole pour Londres où il prononce son fameux appel du 18 Juin. Ce jour-là, les Allemands entrent dans

Rennes. Le 22 juin, les habitants de l'île de Sein, rassemblés autour du poste de radio de l'hôtel de l'Océan, entendent une rediffusion de l'appel et font le choix de rejoindre l'Angleterre pour y continuer le combat. Ils sont 128 à partir ainsi, agenouillés dans les bateaux tandis que le recteur leur donne la bénédiction. Le plus âgé a 54 ans, le plus jeune, Louis Fouquet, 14 ans seulement. L'histoire est depuis devenue symbolique, elle incarne la volonté de résistance, le refus de se résigner et, tandis que le pays accepte lâchement l'armistice, elle dit qu'un petit bout de granit au large du raz de Sein fut la seule terre qui resta insubmersible quand la France sombra. Ils n'étaient pas nombreux, alors, les Français libres réunis autour du général de Gaulle. De son propre témoignage, ces 128 hommes représentaient le quart de ses troupes : « L'île de Sein, c'est le quart de la France », s'exclame-t-il. ...



Gilbert Renault

Pierre Cambronne

Du Guesclin

CCO WIKIMEDIA COMMONS

MUSÉE DE BRETAGNE

Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Combattants

Trois figures illustrent brillamment les armes bretonnes. Né à Vannes en 1904, mort à Guingamp en 1984, **Gilbert Renault**, plus connu sous son nom de guerre – colonel Rémy – réorganise avec efficacité un des plus importants réseaux de l'ombre : la Confrérie Notre-Dame, implanté d'abord dans certains ports de l'Atlantique, avant d'étendre son action à l'ensemble du territoire occupé. Un bon siècle avant lui, le « brave général » **Pierre Cambronne**, né et mort près de Nantes, s'illustre par sa fidélité à l'Empereur. Son nom reste attaché au mot qu'il aurait prononcé à Waterloo, ce que l'intéressé nierait farouchement. Mais le plus célèbre des trois est sans conteste le connétable **Bertrand Du Guesclin**, aussi laid, dit-on, que vaillant et rusé, chef admiré d'une armée royale qui lui permet de reprendre aux Anglais, pour le restituer à Charles V, l'essentiel d'un royaume morcelé. Certaines têtes chaudes ont, dans l'Histoire, démontré autrement l'ardeur des Bretons dans le combat ou la révolte. C'est le cas, au XIV^e siècle, d'un autre connétable, **Olivier de Clisson**, surnommé le « Boucher », en raison de sa cruauté au combat, notamment lors du massacre du siège de Benon, mené d'ailleurs sous Du Guesclin ; de la militante socialiste **Nathalie Lemel**, née à Brest, épouse d'un relieur de Quimper exilé à Paris et qui, impliquée dans l'insurrection de la Commune jusqu'aux barricades de la rue Pigalle, sera déportée au bagne de Nouméa ; du général chouan **Georges Cadoudal**, chef populaire intransigeant, impliqué, entre autres, dans l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre le premier consul en décembre 1800 puis instigateur, moins de quatre ans plus tard, d'un autre complot déjoué par Fouché – ce qui le conduira droit à l'échafaud. En marge de telles violences, ce florilège de Bretons ardents paraît devoir faire une place à **Louise de Keroual**. Sous Louis XIV, cette noble Brestoïse, qui tenait de l'aventurière autant que de la diplomate, n'hésite pas à s'immiscer dans le lit du roi d'Angleterre pour renseigner la cour de Saint-Germain sur celle de Saint-James et servir même d'agent d'influence à la France. Certains iront jusqu'à lui imputer le retour temporaire au catholicisme de la monarchie britannique. Par le fils qu'elle donne à Charles II, Louise de Keroual figure dans les arbres généalogiques de Lady Diana et de la reine consort Camilla, mais aussi dans ceux du prince Aga Khan et de... Jane Birkin ! F. F.

... Les Bretons forment une grande partie des FFL. Parce que le métier de marin et la situation géographique de la Bretagne favorisent le départ pour l'Angleterre, ils sont 30 % des *Free Frenches* en 1940. Au total, selon l'historien Christian Bougeard, avant l'amalgame avec l'armée d'Afrique en 1943, ils représenteront 17,2 % des engagés pour 5,5 % de la population. Leur poids est encore supérieur dans la marine (39 %). Ils sont si nombreux qu'ils disposent d'une amicale nommée *Sao Breiz evit ar vro gallek* (« Debout Bretagne, pour la France ») et que de Gaulle leur dédie son message de Noël 1941 : « La fidélité des Bretons n'a jamais été plus grande que dans le plus grand péril que la France ait jamais connu. »

L'hommage de la nation

Le 6 juin 1944, dans les 177 commandos débarquant en Normandie derrière Philippe Kieffer, il y avait 44 Bretons, dont Joseph Guilcher, parti de l'île de Sein en juin 1940. Au même moment, le maquis de Saint-Marcel, l'un des plus gros du pays, tenait tête aux Allemands dans le Morbihan et retardait leur montée en Normandie. Partout, les sabotages se multipliaient et les FFI se soulevaient. Parmi ces derniers, mon grand-oncle Joseph Louis Le Naour, tué en août 1944, lors des combats pour la libération de Saint-Brieuc.

Pour honorer les Bretons de la France libre, un monument sera inauguré par de Gaulle, en 1951, sur la pointe de Pen-Hir, face à l'Océan. Sur les cinq communes élevées à la dignité de compagnons de la Libération, deux sont bretonnes, Nantes et l'île de Sein. Le 11 novembre 1941, le chef de la France libre octroyait ce titre à Nantes à la suite de l'exécution de 48 otages par l'occupant les 20 et 22 octobre. Le 1^{er} janvier 1946, de Gaulle n'oublia pas l'île de Sein en lui décernant la croix de la Libération. Il s'y rendit enfin en septembre 1960 pour inaugurer le monument dédié aux marins qui avaient tout quitté pour le rejoindre. « Voici la mer, toujours mobile. Voilà le ciel sans cesse changeant. Et voilà le granit de Bretagne qui lui, ne change jamais », déclare-t-il. Sur le socle du monument est écrit *Kentoc'h Mervel* (« Plutôt la mort »), la devise de la Bretagne. ☐



Nathalie Lemel

Georges Cadoudal

Louise de Keroual

CCO WIKIMEDIA COMMONS (3)